L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 22 OCTOBRE 1894 68ème Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureaux : No 73 rue de Chartres.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 22 OCTOBRE 1894.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

LA BATAILLE DES NATIONS.

Le mois prochain, pour l'anniversaire revenu de cette bataille terrible, les Allemands doivent, paraît-il, donner de grandes fêtes à Leipsig. Les années qui se sont longuement écoulées depuis 1813, d'autres grands événements même, n'ont pas diminué ces manifestations du chauvinisme germanique. On veut élever un colossal monument commémoratif de la bataille de trois jours, de "la bataille des Nations", comme on l'appela, où luttèrent près d'un demi million d'hommes, de la bataille où l'on vit pleurer Murat!

Il existait cependant déjà nombre de monuments sur le champ de bataille.

Ainsi un obélisque a-t-il été élevé sur l'emplacement où se réunirent les trois souverains alliés. Une borne de granit rappelle la mémoire du prince de Schwarzemberg. Un grand cube de granit rougeâtre, plus loin, indique l'endroit d'où Napoléon observa cette immense mêlée.

Il est d'un goût extraordinaire, entre parenthèse, ce *Napoleonsstein*, supportant le chapeau et l'épée de Napoléon, en bronze. Cela aurait quelque chose de caricatural si l'on ne pensait que ce sol où il se trouve fut arrosé de tant de sang, contient les restes de tant de soldats!

Sur une des faces du monument, on lit cette inscription : "*Hier weilte Napoleon in 18 october 1813 die Kampfr der Volkerschlagt Bobachlend.* Ici Napoléon observa, le 18 octobre 1813, les combats de la bataille des peuples."

Mais ce n'est pas tout : à Proestheyde, qui fut la clef des positions françaises, on a laissé, telles qu'elles se trouvaient après l'effroyable lutte, les maisons démolies, criblées de boulets. On a voulu inspirer aux générations se succédant la haine des Français. Ces murs renversés sont un souvenir historique auquel on ne touche pas.

Qui sait, chez nous, si on n'aurait pas dû laisser le château de Saint-Cloud en ruines comme il était après l'incendie allumé par les Prussiens?

* * *

Oui, la bataille de Leipzig, catastrophe affreuse pour l'armée française, leçon terrible pour la folle ambition de Napoléon, fut la grande date allemande de la première partie du siècle.

Mais l'exalter, c'est aussi exalter la trahison, la trahison des Saxons, la trahison de la cavalerie bavaroise au service de la France, la trahison de Bernadotte, devenu roi de Suède, envers son ancienne patrie....

Il est mieux vaincu, pour l'honneur des armées allemandes, que leur victoire fût due à leur seule vaillance.

Tout le monde sait que le premier jour, le 16 octobre, sur le plateau de Wicham, l'ennemi fut repoussé, après un combat acharné qui, déjà, avait coûté bien des morts. Le même jour, Ney et Marmont, avec vingt-quatre mille hommes, en arrêtaient quatre-vingt mille sur la rive droite de la Partha.

La bataille recommença le 18 avec une terrible violence. Bien que les troupes françaises fussent dans la proportion de un contre deux, l'avantage se dessinait de notre côté. C'est alors que se produisit la défection des troupes saxonnes et wurtembergeoises, que le brave général Boulard qualifiait de "l'événement le plus inattendu, le plus monstrueux que la méchanceté et la perfidie humaines aient pu produire."

Il était trois heures de l'après-midi. Le corps saxon s'avance tout à coup au pas vers les Russes. En même temps, deux régiments wurtembergeois suivent ce mouvement et abandonnent les positions de Pannadorf, dont ils avaient la garde.

Le général Reynier voit avec stupeur ses alliés passer à l'ennemi. Il s'élance vers eux.

—Que faites-vous? s'écrie-t-il. Où allez-vous?

Les officiers saxons lui répondent :

—Retirez-vous.... Nous ne voulons pas vous faire prisonnier!

Le général essaye vainement de les arrêter. Il est trop tard. Les Saxons et les Wurtembergeois continuent à marcher vers les Russes. Puis ils se mettent sous le commandement de Bernadotte, et leur artillerie tourne ses pièces contre les Français.

—Je viens de brûler la moitié de mes munitions contre vous, dit le commandant de l'artillerie saxonne au baron de Witte, qui lui porte les instructions de Bernadotte; je vais tirer le reste contre les troupes de Napoléon!

* * *

Il a fallu bien des raisonnements spécieux au patriotisme allemand pour transformer en action d'éclat cette désertion sur le champ de bataille.

Les Saxons combattaient depuis sept ans la Grande Armée; ils s'étaient souvent déclarés fers de lui appartenir. L'avant-veille de la bataille, le roi de Saxe était arrivé de Dresde avec sa femme et sa fille et avait renouvelé à Napoléon ses protestations de fidélité.

Quant à l'armée bavaroise, elle avait passé aux coalisés dès le 15 octobre. Son général, de Vrède, portait un titre de comte qui lui avait été donné par Napoléon. Il fut tué quelques jours plus tard.

Pour les Saxons, ils furent assez mal récompensés de leur trahison, car la chute de la puissance française eut pour conséquence le morcellement de leur patrie. Au cours même de la lutte, un grand nombre d'entre eux expièrent cette défection, que la division Delmas lui fit payer cher.

Par quel effroyable carnage se termina la journée! Deux mille bouches à feu crachaient la mort. Jamais bataille n'avait pris un caractère plus atroce. "On marchait, dit le maréchal Gérard, dans une bouillie de chair humaine." Tel fut l'héroïsme des troupes françaises que les alliés ne purent leur enlever un seul des villages qu'elles considéraient comme essentiels à leurs positions.

Mais les mauvaises manœuvres. De notre côté seulement on avait tiré, le 18 octobre, quatre-vingt-quinze mille coups de canon! La retraite s'imposait. Il n'y avait plus qu'à défendre Leipsig le plus longtemps possible. On sait quelle épouvantable lutte se renouvela dans la ville et quelle fatalité—un pont que l'on avait fait sauter trop tôt—ferma la route à nos troupes.

Après ces trois journées inouïes, cent mille cadavres de soldats appartenant à dix nations restaient sur le terrain. Il n'y eut jamais pareille boucherie.

* * *

Il y a quelques années, M. Victor Tissot, se trouvant à Leipsig où il avait été visiter l'Université,—cette Université où on apprend surtout aux étudiants la haine de la France,—eut la surprise de rencontrer un vieillard qui avait été le témoin de ces batailles dans son enfance. Malgré son grand âge, il avait conservé des souvenirs précis et il parlait encore avec épouvante du spectacle que présentaient les plaines autour de Leipsig et la ville elle-même quand on eut enfin cessé de se battre.

Il fallut une semaine pour enterrer les morts. Les maraudeurs avaient dépouillé ces monceaux de cadavres, de sorte qu'on ne distinguait plus la nationalité des soldats tués. L'atmosphère était chargé de miasmes perfides, des bandes de corbeaux obscurcissaient l'air, une épidémie de typhus éclata, ajoutant une horreur nouvelle à ces horreurs.

Dans la ville, on jetait les morts par les fenêtres dans des tombereaux qui venaient les recueillir.

Les corvées accomplissaient leur besogne en hâte. Un inexprimable dégoût venait de la lourde et âcre odeur du sang qui avait inondé la terre.

"Un jour, raconte le vieux Saxon à M. Tissot, je voulus suivre le lugubre convoi..... Il me sembla qu'un soldat français avait remué les lèvres. Nous en fûmes l'observation au conducteur. Il arrêta ses chevaux, donna deux grands coups de bêche sur la tête du soldat, puis nous dit :

—S'il n'était pas mort, il l'est pour sûr maintenant!"

Pour aller plus vite, on attachait les morts par les pieds avec une corde et on les traînait jusqu'à la fosse creusée. Jamais tant d'épouvantables choses ne s'accumulèrent ainsi.

Les blessés mouraient de faim et de privations. Le froid était déjà très vif. Il n'y avait pas même de paille pour les coucher. La bataille avait été affreuse, mais quel épilogue elle avait! Ceux que les balles avaient épargnés connurent les pires souffrances, gardèrent une vision vraiment infernale des scènes hideuses qui s'étaient déroulées sous leurs yeux.

* * *

Les ancien murs d'enceinte de Leipsig ont été démolis; les vieux faubourg, dont chaque maison fut disputée pied à pied, ont été transformée en promenades et en boulevards, où se dressent, à la grande foire de Pâques, d'innombrables baraques en planches.

Là où on se battit si furieusement, des champs cultivés s'étendent, les moissons croissent; la nature indifférente a repris son œuvre féconde. Des auberges se sont installées à l'endroit où les batteries françaises s'étaient campées...

Mais, tant que la vie ait repris sur ces plaines qui furent le domaine de la mort, il n'est pas un touriste français qui les puisse contempler sans une poignante émotion, et, malgré lui, les taches rouges que font les coquelicots au milieu des blés, l'été, lui semblent encore des traînées de sang....

FEUILLETON.

LES DRAMES DE LA PAIX.

Pantalon Rouge.

—PAR—

JULES MARY.

CINQUIÈME PARTIE.

LE GRAND-PÈRE.

(Suite.)

—Prouvez donc, Armand, car si vous hésiter....

—Si j'hésite?....

—Je resterai convaincu que vous êtes, comme par le passé, victime de la plus rusée et de la plus dangereuse des femmes....

Armand ne répondit pas. Il pleurait.

IX

Quelques jours après, Armand arrivait un soir chez Magda.

Dans sa petite chambre, très simplement meublée, la jeune fille travaillait auprès d'une table, sous la lumière de la lampe.

Elle posa son ouvrage sur la table et tendit son front à celui qu'elle aimait.

C'était ainsi, toujours, très chastement, qu'elle l'accueillait.

Elle avait les yeux rouges.

—Tu as encore pleuré? dit-il avec reproche.

—Qu'importe, puisque je t'aime?

Il la consola, la grisa de ses tendresses, puis après un silence :

—J'ai une mauvaise nouvelle à t'apprendre, dit-il en souriant.

—Je ne vous crois pas, puisque vous souriez.

—Dame! Juge toi-même..... Je te quitte.....

—Pour longtemps?

—Pour quinze jours au moins.

—Où allez vous?

—J'accompagne mon père qui va en mission sur la frontière de l'Est.

—Quinze jours, pas plus?

—Je te le jure.

Elle soupira. Elle ne fit aucune réflexion. Elle était grave.

Quand il partit :

—A bientôt, dit il, je t'écrirai tous les jours..... Je t'adore.....

—A bientôt!..... Je t'aime.....

Et tout à coup elle éclata en sanglots. Il en fut interdit.

—Magda! Magda!

—Écoute, mon Armand, ne me gronde pas si je pleure..... je pleure parce qu'il me semble que c'est la dernière fois que nous nous voyons.

—Enfant! Folle!

—Oui, oui, quelque chose me le dit... nous ne nous reverrons plus.....

—Voyons, je t'en prie..... réfléchis.... As-tu confiance en moi?.....

—Oh! mon Armand, mon Armand!

—Eh bien, je te jure que dans quinze jours je serai ici.....

Elle essuya ses larmes. Elle sourit, même, comme rasserénée.

—Pardonne-moi mes craintes.... tu as raison.... je suis folle.....

—Adieu! dans quinze jours! soit courageuse....

—Oui, oui, adieu, adieu.

Et quand elle fut seule, quand, dans l'escalier, se fut évanoui le bruit des pas de son amant, elle tomba sur sa chaise, près de la petite lampe, dans un accablement immense.

—Oui, c'est fini, je ne le verrai plus! Karl ne pardonne jamais.....

La haine de Karl veillait en effet.... Armand allait en être victime, entraînant Robert dans la catastrophe....

FIN DE LA CINQUIÈME PARTIE.

SIXIÈME PARTIE.

DÉSERTEUR.

I

Trois mois s'étaient écoulés depuis que Robert était soldat.

Armand était parti et Magda vivait seule. Pendant la première journée, au milieu de ses courses et de ses occupations de toute sorte, l'image du jeune homme la poursuivit partout.

Lorsqu'elle avait dit à Armand qu'elle ne le reverrait plus, ce n'était pas un pressentiment qui l'avait fait parler. Sa certitude venait de la ferme volonté où elle était de briser ses relations avec l'officier, en dépit du désespoir qu'il en éprouverait, bien qu'elle-même dût en avoir le cœur déchiré.

Elle n'était abandonnée, elle n'avait plus résisté à cet amour, elle avait été vaincue, le jour où, effarée, elle avait entendu les infâmes accusations qu'il portait contre elle.

Mais devenue sa maîtresse, elle n'en recula pas moins honnête.

Elle souffrait d'être à lui, et surtout elle souffrait de voir qu'Armand n'était pas heureux.

Ils se cachaient réciproquement le secret de leur cœur.

Et cependant ils s'aimaient d'une égale passion profonde, qui, certes, devait rejaillir sur leur vie tout entière.

—Oui, se dit-elle, il vaut mieux briser maintenant, en finir tout de suite ... J'en mourrai, peut-être, moi, mais qui sait si, dans quelque temps, il ne m'aura pas oubliée.... et alors le bonheur reviendra pour lui.... le calme.... la paix de ses jours et de ses nuits.... Tous ces mauvais souvenirs s'effaceront peu à peu.... Il travaillera..... Il songera à l'avenir..... Et plus tard, dans bien longtemps, il se dira que le sagesse était de mon côté.....

Elle baissa la tête, les yeux mouillés :

—La sagesse! Hélas! il est vrai que je ne l'ai pas aimé.... Ce sera ma plus grande peine.... le châtiment même de mon amour!

Chez cette fille énergique, les résolutions étaient vites exécutées.

Deux jours après, elle recevait, d'un village voisin de la frontière, une lettre d'Armand, toute pleine de protestations ardentes.

—Comme il m'aime!

Elle ouvrit cette lettre de baisers. Le jeune homme y annonçait que, conformément à ses prévisions, son voyage de l'Est prendrait une quinzaine de jours, pas plus.

Le soir même, Magda avait quitté sa petite chambre de la maison de la rue de Rome.

Elle allait loin de ce quartier, habiter rue de Lancry, et ne donna pas sa nouvelle adresse à son ancien domicile.

Seulement comme ses leçons la ramenaient régulièrement dans le quartier de l'Europe, elle eut soin de passer tous les jours rue de Rome

Armand, seul, lui écrivait.

Elle y trouvait, tous les jours, ses lettres et les emportait.

Elle répondait, du reste, régulièrement. Et peut être parce qu'elle savait que tout allait être fini entre eux bientôt, jamais elle n'avait été plus tendre; jamais son amour n'avait éclaté en termes plus caressants.

Des inquiétudes lui venaient toutefois.

Est-ce qu'Armand, lorsqu'il ne la retrouverait plus, ne se livrerait pas à quelque acte de désespoir et de folie?

Alors, s'il se tuait, elle ne lui survivrait pas.

Sur la frontière, Armand n'avait aucl soupçon. Il écrivait tous les jours et tous les jours recevait des lettres.

La veille du départ, il lui annonça son retour.

Et dans la matinée, rue de Rome, Magda prenait la lettre.

Elle sourira profondément.

Ces lettres, c'était encore un lien qui rattachait sa vie à celle d'Armand. Désormais elle n'en recevrait plus. Désormais elle n'en écrirait plus. Il serait mort pour elle. Elle, pour lui!....

La concierge, chaque fois, lui demandait :

—Ainsi, mademoiselle ne veut pas me laisser sa nouvelle adresse?

—C'est inutile.

—Cela éviterait pourtant un dérangement à mademoiselle.

—Cette lettre est la dernière que je reçois....

—Je ne voudrais pas être indiscrète, mais mademoiselle a sans doute prévenu.... monsieur.... du changement de domicile.

Magda rougit.

—Oui, oui, dit-elle.

Et elle se hâta de partir.

—Il y a du grabuge dans le ménage, murmura la concierge. Pis étaient cependant bien gentils tous les deux.... C'est dommage.

Lentement, à pied, par les boulevards extérieurs, Magda rentra chez elle. De temps en temps elle s'arrêtait, sans prendre garde, abîmée par sa douleur, par la solitude qu'elle avait voulue, à laquelle elle s'était condamnée. Deux fois elle fut bousculée par des chevaux de fiacre, faillit être renversée. Alors elle se hâtait, courait presque, puis ses jambes chancelaient et elle marchait à tâtons, comme dans des ténèbres.

Et une incertitude pesait sur son cœur.

—Ai-je bien fait? N'ai-je pas été trop cruelle? Avais je le droit d'agir ainsi?

Armand rentra dans la nuit à Paris.

La première journée fut prise par son service auprès du général et il ne fut libre que dans la soirée.

Il était tard. Pourtant, il vint rue de Rome.

Il entra, passa comme une flèche devant la loge de la concierge et grimpa l'escalier.

A la porte de Magda, il frappa. Un signal convenu.

Rien ne répondit.

Alors, il sonna, une fois, puis plusieurs fois, plus fort.

Le même silence.

Il eut peur, un pressentiment l'assaillit. Il lui sembla qu'il frappait à la porte d'une tombe. Il redescendit. La concierge était rendormie déjà. Il la réveilla. Elle se frotta les yeux, regarda Armand, puis finit par le reconnaître.

—Ah! c'est vous! Eh bien, il y a du nouveau, monsieur.

—Du nouveau! quoi donc? dit il d'une voix altérée.

—Madame a déménagé.....

—Depuis combien de temps?

—Depuis près de quinze jours.

—Sans me prévenir! C'est étrange! Où demeure-t-elle maintenant?

—Ah! voilà! Je le lui ai demandé. Muette comme un pois on.

—Vous dites? interrogeait Armand qui ne comprenait pas.

—Je dis que madame, pour des raisons que je ne connais pas, n'a point voulu me donner sa nouvelle adresse

Armand s'assit. Un nuage passait devant ses yeux.

—Je lui écrivais tous les jours..... mes lettres, alors, sont ici?

—De tout. Elle avait soin de venir les prendre.

Il respira. L'espérance revenait. Un moment l'effroi avait été si grand chez lui qu'il s'était senti défaillir.

—Vous n'avez rien de plus à me dire?

—Rien.

Armand sortit. Il était plus calme. Evidemment Magda n'était pas perdue par lui, comme il l'avait cru, pendant une minute. Des événements qu'il ne connaissait pas et dont Magda n'avait osé l'entretenir dans ses lettres, avaient sans doute obligé la jeune fille à changer d'appartement et à ne pas révéler sa nouvelle adresse. Peut-être redoutait-elle Karl!.... Peut-être était-ce à lui qu'elle voulait échapper! Pourquoi, en lui écrivant, ne lui en avait-elle rien dit?

—Maintenant qu'elle sait que je suis de retour, elle m'écrira. Elle me dira où je puis la revoir.... Peut-être même ai-je une lettre qui m'attend chez moi.

Il pressa le pas et revint rue de Prony.

Chez lui, sur son bureau, quelques journaux et des lettres l'attendaient. Il chercha avidement l'écriture de Magda. Rien!

Alors, il fut repris d'angoisses. Mais il ne soupçonnait pas encore la vérité. Il ne prévoyait pas un abandon aussi brusque. Il trouvait des prétextes pour expliquer ce silence.

—Elle aura été avertie trop tard de mon retour.....

Mais il calculait.... Non! sa dernière lettre était entre les mains de Magda depuis la veille dès le matin.....

Alors, c'est qu'elle était malade!.....

Malade au point de ne pouvoir écrire, au point de ne pouvoir envoyer chercher Armand, ou du moins le prévenir?

Impossible!....

—Demain, par le premier courrier, je recevrai une lettre, se dit-il....

Il se coucha, mais en dépit de ses efforts et malgré les assurances qu'il se donnait, il ne dormit pas.

Le matin, il attendit fébreux le courrier.

Mais le courrier ne lui apporta rien.

Il sortit, après avoir donné l'ordre à son ordonnance de lui apporter ses lettres, au fur et à mesure qu'elles arriveraient, rue Saint-Dominique, aux bureaux de la guerre, puis à Auteuil, chez le général de Trélon-Fontainee.

La journée se passa dans une anxiété énervante.

Magda n'avait pas écrit.

Armand revint rue de Rome.

—Est-ce qu'elle a reparu? demanda-t-il en tremblant.

—Non, monsieur,..... évanouie, envolée..... ah! les femmes! C'est dommage, mais je crois qu'il faut que monsieur en fasse son deuil!

Que croire? Que penser? Il était fou.... Que s'était-il passé?..... Il n'accusait pas encore Magda.... Il cherchait à cette fuite une autre cause que la volonté même de la douce et aimante fille.

—Karl aura tout appris, et Karl a des moyens sans sans doute, d'obliger, Magda à lui obéir.... Surprise sans défense, elle n'a pu résister..... Et depuis, surveillée, elle n'a pu me faire parvenir de ses nouvelles....

Cette idée lui rendit un peu de courage....

C'était possible, en effet.

Mais deux jours s'écoulèrent encore et Magda ne donnait pas signe de vie!.... Parfois, quand il avait quelques minutes de liberté, il errait affolé dans Paris, cherchant partout celle qui était invisible.....

Et il rentrait chez lui anéanti, brisé, éperdu de désespoir.

Il pensait, maintenant, aux dernières paroles de Magda lorsqu'il l'avait quittée, la veille de son départ pour la frontière :

"Il me semble que nous nous voyons pour la dernière fois!"

Était-ce un pressentiment que cette crainte ainsi exprimée?

Ou bien, sa résolution était-elle déjà prise?

Puis, parfois, un terrible soupçon montait malgré lui, bien qu'il s'en défendît, du fond de son cœur.

—Est-ce qu'elle ne s'est pas jouée de moi? Est-ce qu'une fois de plus, je n'ai pas été sa dupe?.... Et son abandon même n'a-t-il pas été un des actes de sa lugubre comédie?

Il le repoussait avec horreur, ce soupçon.

Il renaissait persistant, obstiné....

—Non, non, folie! folie!

Et lui revenaient aussi à la mémoire les craintes de Robert et ses sages conseils. Cette famille des Winter devait leur être fatale. Est-ce que la prédiction du jeune soldat allait vraiment s'accomplir? Et cela commençait-il déjà?

Par bonheur pour Armand, son père, ignorant les tempêtes de ce jeune cœur bouleversé, lui ordonna un travail dont la gravité fit diversion à tant de pensées accablantes et délétères. Le général l'avait prié de coordonner les notes nombreuses, les devis, les plans, les chiffres qui devaient lui servir à préparer le rapport demandé par le ministère de la guerre sur les modifications à apporter à la défense de nos frontières de l'Est.

Le jeune officier se consacra à ce travail avec une sorte d'acharnement.

Dans ses moments de repos, il ne restait pas seul.

Vite, il courait au parc des Princes, où il était sûr de retrouver soit son père, soit Espérance.

La jeune fille, de même que le général, ne soupçonnait pas le drame intime de cette vie, mais ce qu'ils voyaient, ce qui, du reste, était bien visible, c'était cette tristesse sur les raisons de laquelle ils avaient interrogé vainement.

Sa cœur ne pouvait pas recevoir une pareille confidence.

Quant au général, Armand redoutait ses reproches.

Puis à quoi eût servi cet aveu? A leur faire connaître le deuil de son cœur? Cela ne l'eût point consolé et, à tout prendre, il préférait souffrir seul, jaloux de ses larmes et de son désespoir.

Robert, cependant, avait pénétré ce secret.

Deux mots seulement avaient été échangés entre l'officier et le soldat, un soir où Robert quittait l'hôtel pour retourner à Versailles :

—Armand, vous l'aimez trop! dit Robert à voix basse.

—Hélas! Robert, je n'aime plus qu'un fantôme.....

—Comment cela?

—Partie, disparue..... je ne sais ce qu'elle est devenue.....

Robert, interdit, resta quelques instants silencieux, puis tout à coup il attira Armand contre lui et le serra sur sa poitrine de toutes ses forces.....

—Armand, Armand, vous souffrez.... et pourtant je suis heureux de ce que vous venez de me dire.

—Robert!

—Heureux, très heureux..... Partie..... disparue..... Tant mieux! tant mieux!

Armand le regardait, douloureusement impressionné.

—Elle devait vous être fatale.....

J'en avais le pressentiment..... Elle s'est contentée de briser votre cœur.... Qu'est ce que cela?.....

Armand eut un sourire triste.

—Ah! Robert, Espérance qui vous aime m'a tout dit..... Et vous, qui avez dû tant pleurer, à Fontenailles, pouvez vous parler aussi légèrement de pareil ses tortures.....

—C'est vrai, j'ai eu tort, pardon.

—Vous l'aimez et elle vous aime..... je le sais.... et lorsque vous revenez parmi nous, vous trouvez son sourire qui vous accueille et sa main tremblante qui, en pressant la vôtre, vous traduit son cœur..... Cela suffit.... Mais moi! moi! je me heurte à l'impuissance absolue de savoir où elle est..... Oh est-elle? où est-elle? Près de moi, peut-être, et je l'ignore..... On bien a-t-elle quitté la France? Est-elle loin?.... Ne la reverrai-je plus? C'est horrible.....

Et il s'enfuit.

II

Les mêmes larmes, plus amères peut-être, les mêmes angoisses chez Magda. Mais elle ne faiblissait pas dans sa résolution. Celle-ci restait inébranlable. Elle ne reverrait plus son Armand.

Elle le connaissait trop, elle était trop certaine d'être ardemment aimée pour ne point deviner quels devaient être les désespoirs du jeune officier....

Elle soivait sa vie, pour ainsi dire, pas à pas.

Elle le voyait courant rue de Rome, interrogeant surpris d'abord, puis inquiet, puis désolé.....

Et il y revenait, souvent, avec l'espoir que Magda reparaîtrait.

Et après chaque visite, de cruelles désillusions!

Il avait dû pleurer..... dans les premières heures.... puis il avait dû la maudire, la mépriser peut-être, comme une fille qui, lassée, change d'amant après quelques jours!

C'était de cela surtout qu'elle souffrait!

Mais n'en avait-il pas le droit, puisque pas un mot de Magda n'avait expliqué sa conduite.

Puis, une crainte lui vint.... Elle y avait pensé déjà.... Est-ce que le désespoir ne pousserait pas Armand à quelque acte de folie?.....

Est-ce qu'il ne se suiciderait pas?.... Non, pas maintenant peut être, tenant à la vie tant que toute espérance de retrouver Magda n'était pas perdue,—mais lorsqu'il comprendrait que c'en était fait et qu'il ne la reverrait jamais plus?

Cette crainte était un affreux supplice..... car elle se disait :

—Ce serait ma faute..... C'est moi qui le tuerais!

Elle parcourait les journaux avec un serrement de cœur. Ils ne relatent pas tous les suicides, mais la mort d'Armand de Trélon-Fontaines eût fait grand bruit..... On l'eût annoncée et commentée.....

Elle ne vit rien.....

—Qu'il me méprise! mon Dieu, murmurait-elle..... cela tuera son amour. Il m'oubliera..... Il pourra de nouveau aimer et être heureux..... Quant à moi, je serai la fille des vieillards abandonnés, la compagne des affligés, la sœur des pauvres.....

Elle avait résolu d'entrer en religion et de consacrer sa vie aux malheureux. Bientôt commencerait son noviciat.

Mais elle était femme! Et elle aimait!

—S'il était mort! Qui sait si l'on n'a pas réussi à tenir sa mort cachée afin d'éviter les commentaires parfois désobligeants et d'empêcher un scandale..... Comment faire pour le savoir?..... A qui le demander, sans me trahir?.....

De cette idée au projet de guetter, rue de Prony, l'entrée ou la sortie d'Armand, bien déguisée et méconnaissable, même de s'informer, dans la loge du concierge, il n'y avait pas loin.....

Elle était femme! Elle aimait!

Certes, ces craintes étaient réelles, mais ne servaient-elles pas quand même à couvrir, à ses propres yeux, l'ardente envie qu'elle avait de revoir, une fois, une dernière fois, ce visage aimé, de loin et sans se montrer, de loin et sans être reconnue?

Elle était femme! Et elle aimait!

Le dimanche, elle était libre, elle n'avait pas de leçons.

Le lendemain était un dimanche et elle résolut de mettre ce jour-là son projet à exécution.

Mais elle fut prudente.

Elle jeta sur ses épaules un grand manteau sombre à capuchon, que l'officier ne connaissait pas et n'avait jamais vu.

En outre, autour de son étroit chapeau, elle développa un long voile noir très épais qu'elle découlait à l'occasion et qui la rendrait invisible.

Puis, elle saurait bien déguiser sa démarche au besoin et ainsi elle pourrait passer sans danger auprès d'Armand et le coudoyer, le jeune homme n'aurait aucuns soupçons.

Ainsi vêtue, elle sortit le cœur battant bien fort.

Qu'allait-elle apprendre?

Et allait-elle le revoir?

Elle ne pouvait faire qu'une chose, se hasarder à une seule tentative : passer rue de Prony, aux heures où elle savait que son ami rentrait ou sortait, et si, rue de Prony, elle ne le voyait pas, courir à Auteuil, au parc des Princes, surveiller l'hôtel du général de Trélon-Fontaines où elle n'ignorait pas qu'Armand était appelé tous les jours par son service auprès de son père.

Rue de Prony, elle eut beau patienter, elle ne vit personne.

Le cabinet de travail du jeune homme donnait sur un angle de la cour plantée d'arbres et Magda ne pouvait en distinguer les vitraux de la rue; mais sur la rue donnait un petit balcon le long duquel étaient une bibliothèque, un petit salon, une chambre à coucher, au cinquième étage.

Au-dessus, au sixième étage, quelques fenêtres à tabatière indiquaient les chambres des domestiques.

En été, le balcon devait disparaître sous une poussée de plantes vertes grimpantes plantées dans des caisses par le fontainiste précédent qu'Armand avait conservées en louant l'appartement à son retour du Tonkin; mais ces plantes étaient desséchées par l'hiver.

Derrière le balcon, toutes les fenêtres étaient fermées.

Armand ne parut pas.

Alors, elle se décida à entrer; elle venait de voir cette l'ordonnance de l'officier qui avait passé auprès d'elle sur le trottoir, l'avait même regardée et ne l'avait point reconnue.

L'ordonnance s'appelait Philippe. Bien des fois elle l'avait vu rue de Rome où il apportait les lettres d'Armand à Magda, et où il était venu également, parfois, remettre à l'officier des ordres imprévus, certains jours où Armand s'était attardé auprès de Magda heureux de vivre et d'oublier auprès d'elle.

Philippe n'eut pas le plus léger soupçon.

Il longea la rue de Prony et prit la direction du parc Monceau, sans se presser, en permission sans doute.

Alors, elle se hasarda, mais en tremblant bien fort, à pénétrer dans la maison. Et furtivement, comme une criminelle, elle pénétra dans la loge du concierge.

La présence de Philippe l'avait rassurée, pourtant. Elle indiquait clairement qu'Armand n'était pas mort!.....

Elle demanda :

—Est-ce que M. le capitaine de Trélon-Fontaines est chez lui?

—Oui, madame; au cinquième, à droite ou à gauche..... le palier est à lui....

—Merci.

Mais elle n'avait garde de monter. Elle s'esquiva. Le concierge tournait le dos et n'y fit point attention. Sans cela, il aurait pu trouver étrange qu'après avoir reçu le renseignement qu'elle demandait, Magda prit la fuite.

Il était chez lui! si près d'elle! Elle en fut infiniment troublée.....

Sortirait-il? Aurait-elle le bonheur de le voir?

L'après-midi se passa. Le soir vint. Elle ne pouvait rester aussi longtemps dans la rue sans éveiller les soupçons des boutiquiers, sans attirer sur elle l'attention.

Le dimanche, elle le savait, Armand dînait toujours chez son père, à Auteuil.

Il sortirait sans doute vers six heures, prendrait une voiture et se dirigerait vers le parc des Princes.

En attendant cette heure-là, elle se rendit au parc Monceau. Il était presque désert. Point d'enfants; quelques promeneurs, rares.

Elle releva son voile et resta là, quelques instants, rêveuse.

Si rêveuse qu'elle n'aperçut pas, tout à coup, un jeune soldat qui se pamait devant elle s'arrêtait brusquement, la regardait.

Elle ne leva pas la tête.

Le jeune soldat, qui portait l'uniforme de la ligne, fit même un pas vers elle, puis, se ravisant soudain, passa.

C'était Robert.

Elle venait d'être reconnue.

—Mendiant Magda! que vient-elle faire ici? A-t-elle revu Armand?

Lui-même se rendait chez l'officier qu'il devait sonnerer avec lui au parc des Princes où Darnetal avait conduit Lavidry et où ils devaient dîner en famille. Robert avait obtenu à Versailles la permission de théâtre.

Caché derrière une charmille, Robert observa Magda.

—Elle vient revoir Armand, sans doute.....

L'attitude dura de longues minutes.

Magda se leva, se promena lentement dans le parc, puis se dirigea vers la rue de Prony.

Six heures sonnaient.

De loin, Robert suivait le trajet bizarre de la jeune fille et descendait la rue, sans cesse, ne s'arrêtant pas, mais seulement relevant la tête vers l'appartement de l'officier toutes les fois qu'elle passait devant la maison.

Elle avait rejeté le capuchon sur son manteau sur le front rabattu de son voile.

—Sûrement, se dit Robert, elle se cache. Si elle avait été aussi bien voilée tout à l'heure, je ne l'aurais pas reconnue..... Mais que veut dire ce manège?.. On dirait qu'elle guette Armand en prenant toutes sortes de précautions pour n'être pas aperçue.....

Il réfléchissait, perplexe, un peu effrayé même.

—Est-ce qu'elle méditerait quelque mauvais coup?

Cela dura une demi-heure encore.

Robert consulta sa montre :

—Je n'ai plus que le temps de me rendre au parc des Princes.... et Armand doit être parti déjà, pendant que je serviliais Magda..... Ma foi, je m'excuserai par lettre demain à mon grand-père et au général, mais je ne quitte pas Magda d'une semelle.....

Sept heures!

Magda venait de s'arrêter devant la maison.

Robert la vit qui entrait.

Il se cacha dans l'ombre d'une porte cochère et attendit.

Elle fut à peine quelques secondes.

Le concierge, la reconnaissant pour l'avoir vue déjà tout à l'heure, lui avait dit :

—C'est vous qui avez demandé M. de Trélon-Fontaines?

—C'est moi.

—Eh bien! il était chez lui, vous ne l'avez pas rencontré?

—Je ne suis pas montée..... J'avais une course à faire auparavant.... Et maintenant me voici.....

—Très bien, très bien.... Seulement vous n'avez pas de veine.....

—M. de Trélon est sorti? dit-elle avec angoisse.

—Il n'y a pas cinq minutes.

—Alors, murmura-t-elle, je ne le reverrai plus.... Dieu ne le veut pas.... Et cela vaut peut-être mieux ainsi.....

Elle sortit, le cœur gros.

A quelle heure de la soirée Armand rentrerait-il?

Elle ne pouvait rester là toute la nuit.

Elle soupira, marcha au hasard, dans les rues, sans se retourner, sans se douter qu'elle était suivie, car Robert ne la quittait pas.

Puis elle arrêta une voiture, donna l'adresse de la rue de Lancry.

Robert passait presque au même moment.

Il entendit l'adresse. Une voiture croisa celle de Magda. Il y monta, et désigna le fiacre de l'Urbaine que la jeune fille venait de prendre, il dit rapidement, à voix basse :

—Suivez!..... Nous allons rue de Lancry.....

Était-ce là qu'Armand demeurait? Robert voulait s'en assurer.

Rue de Lancry, Magda descendit, paya le cocher et entra.

Robert attendit, puis pénétrant lui-même dans la maison :

—Est-ce bien ici que demeure Mlle Magda de Winter?

—Mademoiselle monte l'escalier..... si vous voulez la rejoindre?.....

—Non, merci, le renseignement me suffit.....

Et il disparut.

—Maintenant, se dit-il, puisque j'ai une voiture, rien ne m'empêche d'en profiter pour aller au parc des Princes.

Il donna l'adresse. Le cocher fit la grimace.

—Dites donc, il y a une étape!

—Et un bon pourboire, si vous allez bon train.....

—La masse est complète! Tant mieux..... Hue, la Grise!

Il arriva en retard d'une demi-heure. On ne l'attendait plus.

Il s'excusa, chercha quelque histoire.

Il y avait un doux reproche dans les yeux d'Espérance.

Robert connaissait la retraite de Magda; mais malgré la tristesse d'Armand, il ne voulait pas lui indiquer cette retraite, ayant peur de la jeune fille, redoutant son influence et son amour, préférant voir Armand se désespérer que de le voir heureux auprès d'elle...

Il avait d'elle une terreur qu'il ne raisonnait pas. C'était superstitieux, instinctif.

Il se tut.

Le général se retira de bonne heure. Lavidry regagna la ville Montmorency, reconduit par Darnetal.

Espérance resta seule avec les deux jeunes gens.

Armand, sombre et muet, regardait machinalement par la fenêtre, contemplant la nuit noire.

Et si grande paraissait en tristesse que Robert et Espérance ne songèrent point à parler de leur amour.

Lorsque le jeune officier voulut partir, Espérance dit à Robert :

—Accompagne-le..... son visage est si triste, il paraît si accablé que cela me fait peur.... et je ne sais de quoi il souffre.

Robert, lui, le savait, mais ne pouvait le dire à Espérance.

La voiture du général était à la porte de l'hôtel.

—Armand vous allez rue de Prony?

Il se disposait à sortir, sans même faire d'adieux.

Il tressaillit comme s'il avait été réveillé brusquement.

—Oui, dit-il, voulez-vous m'accompagner.....

—Certes

—Eh bien, venez.... mais j'ai un peu de fièvre.... si vous voulez, comme la nuit est froide et claire, la voiture sera conduite au